N.° 71.

13

CONSIDÉRATIONS

SUR L'EMPLOI

DES ÉMISSIONS SANGUINES

CONTRE LES MALADIES

INFLAMMATOIRES AIGUES

CHEZ LES LABOUREURS.

THÈSE

PRESENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 9 JUILLET 1836;

Par J. SUBERBIELLE, de Saint-Abit,
(*Basses-Pyrénées*);

Membre titulaire et Secrétaire da la Société Chirurgicale d'Émulation.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt ; mais celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser , à une obligation qui lui est imposée , a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.
>
> (La Bruyère.)

A MONTPELLIER,
Chez X. JULLIEN, imprimeur de la Mairie, Marché aux Fleurs.

1836.

A mon Père et à ma Mère.

Respect Filial.

A mes Frères et à mes Sœurs.

Amour Fraternel.

A mes autres Parens.

Attachement inviolable.

A mes Amis.

Souvenir.

SUBERBIELLE

A M. de Livron,

Membre du Conseil Départemental des Basses-Pyrénées.

Mériter votre attachement et votre estime en me rendant utile aux hommes : tels sont mes vœux et mes espérances d'avenir.

SUBERBIELLE.

AVERTISSEMENT.

En choisissant le sujet que j'ai pris pour mon dernier acte probatoire, j'ai voulu rendre compte de ce que j'avais pu voir moi-même, ayant vécu parmi les laboureurs et quelque temps comme eux; ma position m'a mis à même de faire quelques observations sur leurs maladies et la thérapeutique qui leur est propre.

Dans mon travail, je n'ai eu en vue que les laboureurs que j'ai pu étudier moi-même, et comme l'énergie de la constitution des paysans varie d'après les climats qu'ils habitent, les travaux qu'ils exécutent, la manière dont ils se nourrissent, et que la thérapeutique est modifiée par ces circonstances, je crois devoir prévenir mes juges que dans mes réflexions, je n'ai voulu parler que des maladies des laboureurs au milieu desquels j'ai vécu.



CONSIDÉRATIONS

SUR L'EMPLOI

DES ÉMISSIONS SANGUINES

CONTRE

LES MALADIES INFLAMMATOIRES AIGUES

CHEZ LES LABOUREURS.

> La petite quantité de gens qui se destinent au labourage ne trouvant pas des mains qui puissent les aider, s'efforcent de faire seuls ce qui devrait être partagé en un grand nombre; que la fatigue que sont obligés d'essuyer ces hommes utiles, les épuise de bonne heure.
>
> (Buchan, Médecine domestique.)

Le praticien qui, appelé auprès du lit du malade, se contente d'observer la maladie telle qu'elle se présente à lui ; c'est-à-dire, avec sa manifestation symptomatique, s'expose à commettre de graves erreurs. Il ne suffit pas, en effet, de préciser et la nature et le siége du mal, il faut prendre ses indications de plus haut. Il faut interroger l'âge, le sexe, le tempérament, les causes, les constitutions médicales, les saisons, les lieux et les circonstances au milieu desquelles se sont trouvés les malades. La juste appréciation de ces diverses circonstances, ne fera pas toujours, il est vrai, changer la méthode thérapeutique, mais elle en modifiera et ré-

glera l'emploi. Elle fera restreindre à sa juste valeur cette sentence par trop exclusive de l'illustre Bichat, « *qu'est l'observation, si l'on ignore le siége du mal ?* »

Il est du devoir du médecin, disons-nous, non seulement d'observer le malade tel qu'il s'offre à ses yeux, mais encore de remonter aux influences auxquelles il aura été soumis, soit d'une manière passagère, soit d'une manière continue. Cette vérité a été si bien sentie des observateurs, que plusieurs médecins ont donné des traités spéciaux relatifs aux hommes de certaine profession. Pour nous, qui n'avons ni la témérité, ni la force de marcher sur leurs traces, nous essayerons de démontrer que chez le laboureur et surtout chez celui qui est dans la misère, il serait dangereux dans les maladies inflammatoires aiguës de porter les émissions sanguines aussi loin que chez des hommes qui jouissent des aises de la vie.

Voyons d'abord quelle est la manière de vivre du laboureur; cet aperçu jettera quelque jour sur la thérapeutique propre aux maladies aiguës dont il est souvent atteint.

Il ne faut pas pour se faire une juste idée du genre de vie du laboureur, aller le chercher dans les riches fermes de la Flandre et de la Normandie, où Lady Morgan rapporte avoir vu des pendules, des pianos, des romans et toutes les recherches du luxe moderne, mais il faut, avec le flambeau de la vérité, pénétrer sous le triste chaume où la plus grande partie de nos paysans méridionaux vit condamnée à des travaux excessifs et exposée à des besoins, à des privations de tous les jours: c'est en ayant ces derniers en vue que l'on trouvera, nous osons l'espérer, quelque justesse dans nos idées.

L'homme de la campagne étranger à l'ambition des hommes de la classe élevée, à l'amour des distinctions, au désir brûlant de la fortune, ignore les intrigues nécessaires pour y parvenir, crainte, défiance, jalousie, tous les tourmens d'une âme aux prises avec les passions ne peuvent l'atteindre.

Incapable de hautes conceptions philosophiques qui semblent faire vivre le savant dans une autre sphère que dans celle qu'il habite ;

les travaux intellectuels, les recherches scientifiques ne viendront point énerver sa constitution. La puberté ne saurait chez lui éclore avant l'âge fixé par la nature ; ses sens, son imagination ne sont que rarement éveillés par des lectures lubriques, par la vue de tableaux lascifs. Les excès dans les plaisirs de l'amour, si funestes aux citadins n'arrêteront que rarement le développement de sa constitution.

Mais qu'on ne croie pas cependant que l'habitant de la campagne, le laboureur, réalise l'âge d'or chanté par les poëtes, et qu'on puisse avec Virgile s'écrier: *o fortunatos nimiùm, sua si bona norint agricolas.*

Le laboureur a ses causes de maladie non moins nombreuses et tout aussi funestes que le citadin, le goût des procès entretenu, exalté souvent par les perfides conseils de la chicane, porte dans plus d'une chaumière, le trouble et la discorde, la tristesse, la haine et la défiance: depuis la révolution, la conscription est encore devenu une plaie pour lui bien funeste, mais indispensable ; et qu'on ne croie pas sur la foi de Delpit, que l'égoïsme et l'insensibilité constituent le fond du caractère du laboureur: que par suite de son ignorance ou de son organisation, il est peu susceptible d'être affecté, par la perte des personnes auxquelles il est attaché par les liens du sang ou par ceux de l'amitié. Certes, il faut avoir bien peu vécu avec lui, bien peu étudié son caractère, pour ne pas s'apercevoir de l'étroite sympathie qui le lie aux souffrances de ses proches, de ses amis ; de la profonde influence qu'exerce sur lui la perte de ce qui le touche de près. Sans doute les révolutions qui bouleversent les états, qui ruinent les fortunes, les événemens funestes de tout genre qui affligent quelque fraction de la société ne remueront que faiblement son cœur; attaché à son champ, il ne peut comprendre les souffrances des personnes qu'il ne voit, ni ne connaît: son intelligence ne lui permet pas de concevoir que ses intérêts sont lésés dans ceux de la société, que chaque individu qui souffre dans la grande famille humaine est son frère: mais sa sensibilité pour embrasser un moins

grand cercle que celle de l'homme élevé, n'en est pas moins profondément atteinte, quand un de ses proches éprouve quelque accident. Néanmoins, nous le confessons, les causes que l'on appelle morales, sont moins puissàntes, moins nombreuses que chez le citadin pour la production des maladies. Observons-le dans sa vie physique, si nous pouvons ainsi dire; c'est là que nous remarquerons les causes incessantes de son dépérissement.

Voyez-le pendant les fortes chaleurs de l'été, devançant le lever du soleil, se livrant à des travaux rudes et pénibles, tour-à-tour fatigant la charrue ou la bêche; une simple toile le couvre pour le garantir des rayons du soleil : du matin au soir, une sueur abondante ruisselle de tout son corps; aussi ses matières fécales sont dures, ses urines rares, et cela doit être; les fonctions dévolues à la muqueuse intestinale et aux reins, sont en parties remplacées par la fonction cutanée. Le repos dans cette saison lui est inconnu, à peine a-t-il le temps de prendre quelque peu de nourriture : ses repas sont fréquents, mais peu abondants, la nécessité où il se trouve de prendre son instrument de travail, de suite après son morceau de pain, lui fait un devoir de manger peu à la fois; car ses forces vont être appelées dans ses organes de la vie volontaire, et ne pourraient point se concentrer avec assez d'intensité sur la région épigastrique, pour l'exercice régulier de sa fonction digestive; mais les alimens dont il fait usage seront-ils assez nutritifs pour réparer abondamment les pertes qu'il est obligé de faire? évidemment non : du pain composé en grande partie de farine de maïs, de seigle, ou d'orge, peu levé: (car ces céréales sont peu abondantes en gluten) de la viande salée de cochon et en petite quantité, un peu de mauvais vin et quelques fruits et légumes composeront son frugal repas, et seront incapables de lui fournir, sans le fatiguer, des molécules alibiles assez abondantes pour sa réparation. Heureux encore si, après sa journée de travail et de peine, il trouve une couche favorable à son repos! mais il n'en est point ainsi : souvent un simple matelas recevra la moitié d'une famille, souvent une chambre mal aérée et étroîte ou l'air en peu d'instants sera corrompu, vicié par l'acte respiratoire,

des mares infectes ou des produits végétaux seront en fermentation, viendront jeter dans son sein le germe de maladies épidémiques et meurtrières: qu'on ne pense pas qu'il soit facile d'éviter cette dernière source de contagion : le laboureur a dans sa mare pestilentielle un moyen de faire du fumier ; il ne voit que sa moisson, aussi sera-t-elle d'autant plus belle que sa terre sera mieux fumée. Supposons maintenant que cet état de chose dure pendant un laps de temps considérable. Qu'en adviendra-t-il ? le laboureur par son exercice, distribuera-t-il harmoniquement ses forces dans tous les organes de son économie ? fortifiera-t-il sa constitution ? ce serait un contre sens que de le croire. L'exercice n'est pas pour lui un moyen avantageux pour la santé, comme on le répète trop souvent. Il est porté trop loin, il est porté jusqu'à la fatigue : il détruit ses forces, use sa santé, mine sourdement sa constitution. Considérons-le en effet, vers la fin de l'été ; au moment où il vient d'essuyer les fortes chaleurs de cette saison, de passer par les travaux que nécessite la rentrée de sa moisson : ce n'est plus le même homme, l'œil le moins exercé ne saurait s'y méprendre : ses yeux ternes et sans expression ; sa figure décolorée et halée par le soleil, ses mouvemens lents et difficiles, ses digestions pénibles, disent assez hautement que ses forces sont abattues, sa constitution délabrée, aussi est-ce l'époque où les maladies épidémiques sont communes et meurtrières, où les dysenteries, les fièvres adynamiques et ataxiques emportent bien des victimes dans la tombe.

L'hiver et le Printemps sont les saisons qui favorisent le mieux sa santé ; les chaleurs ne l'énervent pas, les sueurs sont plus rares, ses travaux sont moins pénibles et surtout moins continus ; sa nourriture jusqu'à un certain point plus substantielle et surtout plus directement réparatrice. Cependant les variations de l'atmosphère où il est directement exposé pendant que son corps peu couvert de vêtements est en sueur, décident souvent des rhumatismes, des pleurésies, des pneumonies : néanmoins si le jour le fatigue encore quelquefois, la nuit est assez longue pour qu'il puisse se délasser des travaux de la veille et réparer ses forces pour des nouvelles pertes

aussi est-ce à cette saison que les maladies se présentent chez lui avec un caractère plus franchement inflammatoire; le médecin alors pourra ouvrir hardiment la veine sans craindre de voir une émission sanguine même abondante suivie d'un collapsus profond.

Sans doute les maladies seront plus franchement inflammatoires chez tous lès hommes dans cette saison que dans tout autre. Mais ce qu'il nous importe de faire ressortir ici, c'est que la nature des maladies sera chez le laboureur plus directement en rapport avec l'influence des saisons; car lui plus que tout autre, en raison de son état, sera plus fortement modifié par les conditions atmosphériques.

Nous avons fait entendre jusqu'ici que la vie du laboureur s'usait vite par la nature de ses travaux. Nous sommes évidemment en opposition avec les auteurs d'hygiène et de physiologie. Ces auteurs, considérant la vie tempérante et exempte de passions de l'homme de peine, prétendent que, s'il existe encore des centenaires, c'est dans les campagnes qu'on les trouve : nul doute qu'ils n'aient raison, s'ils entendent parler de ces agriculteurs qui jouissent d'assez d'aisance pour pouvoir choisir des matières alibiles de bonne nature, pour pouvoir déposer leurs instrumens de travail, quand vient la fatigue. Ceux-la en effet, exempts des causes de dépérissement qui déciment les cités, jouissent de tous les avantages de l'air pur et salubre des champs, de la paix de l'âme qu'ils y trouvent: mais on le sait, ils ne composent qu'une mince fraction de la masse entière et si éminemment utile des laboureurs. D'ailleurs, il suffit d'un simple coup-d'œil pour se convaincre que ces auteurs n'ont étudié l'homme de la campagne que sur des descriptions poétiques, ou sous les lambris dorés de leur cabinet; ils ont fait parler la nature, au lieu de l'interroger. que l'on compare l'homme de quarante ans, habitué aux rudes travaux champêtres au citadin du même âge; la différence sera sensible : déjà la souplesse de ses mouvemens à disparu, ses membres quoique musclés n'éxécutent plus leurs fonctions, ni avec précision, ni avec énergie; le teint plus ou moins coloré, a fait place à une couleur terreuse, les rides ont remplacé le poli de la peau, ses cheveux blanchissent ou tombent, son dos se voute, la vieillesse

l'a atteint avant l'âge. Certes, de pareils phénomènes sont loin d'être constants ; mais ils s'observent très-communément tandis que le citadin du même âge est encore dans toute sa vigueur. Qu'on ne m'oppose pas ces cadavres ambulans à charge à eux-mêmes, inutiles à la société ; ces hommes qui n'ont écouté que la voix de leurs sens, n'ont connu de la vie que la satisfaction de ces passions viles et avilissantes qui enlèvent à l'homme ses plus beaux attributs, la raison et l'intelligence : ces exemples sont rares et le deviendront d'autant plus que l'homme mieux instruit reconnaîtra enfin que le secret de vivre heureux et long-temps, c'est de se conformer aux règles de l'hygiène et de la morale qui se trouvent merveilleusement d'accord.

On nous dira peut-être, que l'expérience de tous les jours témoigne hautement contre nous, que la force est l'apanage du laboureur. La force musculaire, il est vrai, est le privilége de celui qui exerce ses bras : car un fait de physiologie que personne ne conteste, c'est que les organes, toutes choses égales, d'ailleurs, sont d'autant plus développés qu'ils sont plus et mieux exercés. Oui le laboureur présentera des muscles plus cannelés, plus fortement exprimés, les saillies osseuses qui leur servent d'attache seront plus développées, il sera en conséquence capable de produire des forces physiques plus considérables ; ses travaux de tous les jours le témoignent assez hautement : mais est-ce à dire pour cela qu'il jouisse de cette force de constitution énergique qu'on ne peut traduire par un seul mot dans notre langue, et que les Italiens désignent sous le nom de *robustezza*, c'est-à-dire, de cette faculté précieuse de resister aux causes morbifiques, de braver impunément les veilles, les travaux, les chagrins, l'inclémence des saisons, de commettre des excès en tout genre ; évidemment non ; car s'il en était ainsi, il résisterait mieux que tout autre aux maladies épidémiques, aux émissions sanguines ; tandis que l'expérience de chaque jour prouve le contraire. Qui ne sait, en effet, que l'homme de la halle, habitué tous les jours à porter d'énormes fardeaux, c'est-

à-dire, à exercer énergiquement ses muscles est celui qui résiste le moins aux saignées ? Qui n'a observé que chez lui, malgré toute la démonstration apparente d'une force athlétique, une émission sanguine est souvent suivie d'un collapsus profond ? Le laboureur ne se rapproche-t-il pas par son genre de vie de l'homme de la halle ? comme lui, il se livre aux boissons alcooliques, comme lui, il exerce ses bras et fatigue ses muscles. Chez l'homme de peine, par la nature de ses travaux, la vie se concentre dans le sang, dans les muscles, qui ne sont qu'un état plus perfectionné, plus élaboré de cette chair coulante ; pour me servir de l'ingénieuse expression de Bordeu Aussi, en raison de cette concentration de forces dans ce fluide, il lui devient plus nécessaire, sa perte plus nuisible. Chez lui, le sang, le système musculaire volontaire, prend un accroissement aux dépens du reste de l'association qui constitue l'économie animale. Ce sont les parties les plus éminemment vivantes, les plus éminemment actives. Aussi, voyez-le fonctionner, voyez-le répondre aux sollicitations du monde extérieur ; on dirait qu'il sent musculairement : toutes les impressions décident en lui des actes physiques, modifient le cerveau pour l'action et non pour la pensée : aussi, si l'on veut de lui obtenir un travail continu, qu'on s'adresse à ses muscles ; mais qu'on ne fasse pas exercer ses facultés intellectuelles, qu'on ne le fasse pas étudier long-temps, par exemple, ce travail le fatigue et l'accable, le pousser trop loin serait lui nuire ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que chez lui, le sens de la vision est de suite émoussé, sa vue se trouble, se perd, et les éblouissemens qu'il éprouve, lui commandent d'abandonner un travail de ce genre.

Après ces quelques considérations, abordons et esquissons rapidement nos idées sur la thérapeutique applicable à l'homme de peine dans ses maladies aiguës.

Ce qui doit d'abord frapper le médecin qui cultive la science avec des vues un peu rélevées, qui aime à remonter aux causes des effets qu'il observe; c'est la rareté des maladies cérébrales aiguës

chez les gens de la campagne. L'auteur de l'article du dictionnaire des sciences médicales intitulé : *Laboureur*, article qui, sans portée pratique, ornerait mieux un ouvrage de littérature qu'un ouvrage de médecine, cite les maladies cérébrales comme très-fréquentes chez le paysan. M. Delpit, en avançant cette opinion n'a fait que consulter les auteurs, ou suivre les inductions souvent trompeuses d'une théorie. En effet, il semble rationnel de croire que ces maladies soient le partage du laboureur. Il travaille souvent la tête basse, exposé aux rayons du soleil, il s'adonne malheureusement très-souvent aux liqueurs alcooliques, ces circonstances, en favorisant la congestion du sang vers le cerveau, semblent devoir déterminer des inflammations de cet organe, ou de ses enveloppes. Eh bien, nous ne craignons pas d'être démentis, et nous en appelons à tous les praticiens qui travaillent dans les campagnes, l'expérience faite parmi les laboureurs dément les inductions théoriques. Que cette rareté dépende de l'habitude aux mêmes influences de l'action des muscles qui appelle le sang vers les parties les plus agissantes; ou bien d'autres causes à nous inconnues; il n'est pas moins vrai que les auteurs nous paraissent s'être trompés en avançant la fréquence de ces maladies chez le laboureur. Leur conformité de langage sur cette matière, ne doit pas nous étonner; car, n'étant pas dans la possibilité d'observer par eux mêmes (et il est rare qu'un praticien de campagne donne le résultat de ses observations), il n'est pas surprenant qu'ils s'en soient laissés imposer par des inductions théoriques...........

Mais nous allons plus loin et nous disons que le cerveau s'associe plus rarement chez le laboureur que chez l'homme de la classe élevée aux souffrances des autres organes, et ici l'expérience et le raisonnement se trouvent d'accord. Car, un fait de physiologie que tout le monde avoue, c'est qu'un organe qui sympathise ordinairement avec un autre, partagera d'autant moins les souffrances de ce dernier qu'il sera moins disposé à s'affecter idiopathiquement, et c'est ce qui se trouve chez le laboureur.

Mais si les cérébrites et les méningites sont rares, il n'en est pas

de même des pneumonies et des pleurésies. Le praticien qui exercera dans les campagnes, devra s'attendre à être souvent appelé à combattre des inflammations de poitrine. Mais une remarque qui me paraît de quelque utilité, c'est l'emploi suivi de résultats heureux d'une médication qui, contre ces affections paraît d'abord devoir être incendiaire. Dès que le paysan se trouve plus ou moins atteint dans sa santé, après un arrêt de la transpiration, par une cause subite quelconque, il ne manque pas d'avaler un ou deux verres de vin bien chaud, avant d'aller se coucher, il se couvre ensuite fortement et attend ainsi qu'une sueur se décide : c'est ce qui arrive le plus souvent, et le malade se voit le lendemain capable de continuer ses travaux. Il agit ainsi, non seulement quand il éprouve un simple refroidissement du corps ; mais au moment où la chaleur et la sécheresse de la peau et des muqueuses, l'injection de la face, la plénitude et la fréquence du pouls, la toux sans expectoration, la poitrine douloureuse dans un de ses points, la gène de la respiration, indiquent une péripneumonie assez intense. Au milieu de ce cortége de symptômes, il ne balance pas à faire usage de sa médication accoutumée, et s'en trouve bien. Sans doute il lui arrive souvent de ne combattre ainsi que des catarrhes ou des pleurodynies ; mais nous sommes convaincus aussi qu'il la dirige contre de véritables pneumonies; car, nous avons pu observer chez un laboureur, quelques momens après qu'il avait fait usage du vin chaud, un rale crépitant bien étendu et un son mat (peu caractérisé il est vrai) et circonscrit au-dessous du sein droit, et sans autre moyen il se trouva guéri. Cette médication qui paraît pour le moins irrationnelle, nous semble devoir être conservée; mais elle doit être employée avec discernement, car sans cela, elle ferait souvent des victimes.

Pour nous, nous croyons que quand la pneumonie dépendra d'un arrêt de la transpiration (ce qui s'observe très-souvent dans la campagne) et que le médecin sera appelé au début des accidents, il pourra avoir recours à cette méthode thérapeutique, mais si elle débute lentement, qu'elle soit la conséquence d'efforts

dans le chant long-temps répété, d'un catarrhe chronique, de la suppression d'une évacuation sanguine habituelle, de la répercussion d'un exanthème, et surtout si la maladie existe depuis quelque temps, le médecin devra s'abstenir d'une pareille médication, sous peine de voir s'exaspérer tous les symptômes. Il nous semble qu'on peut se rendre compte de la manière d'agir de cette méthode thérapeutique. Que se passe-t-il, en effet, dans les circonstances où nous la conseillons; la transpiration arrêtée, le sang qui était aux capillaires de la périphèrie, éprouve un mouvement concentrique et va se congestionner dans le poumon. Mais il ne désorganise pas tout à coup le tissu de l'organe, il ne fait pas perdre instantanément la force tonique des vaisseaux où il se trouve enfermé; et si avant qu'il n'ait assez long-temps stagné dans cet organe, soit pour y perdre quelques-unes de ces propriétés, soit pour atteindre le poumon dans son organisation ou ses forces, on parvient à décider un mouvement excentrique, c'est-à-dire, à porter le sang du centre à la circonférence, l'ordre normal se rétablira. Cette opinion que nous émettons, pourra paraître bien hazardée et on ne manquera pas de l'attaquer avec force; mais nous dirons, avec l'illustre Cuvier, que les faits sont brutaux, et que les opinions doivent plier devant eux. D'ailleurs, les anglais obtiennent tous les jours d'heureux résultats de l'emploi du punch contre les catarrhes, et l'illustre Laënnec n'a pas dédaigné de faire usage du même moyen et s'en est bien trouvé. Quoiqu'il ne l'ait pas employé contre la même affection, la pneumonie et le catarrhe, ont tant de points de contact et par leur nature et par leur siége, qu'il n'est rien moins qu'étonnant que la même médication réussisse contre deux affections qui ne sont peut-être pas radicalement distinctes: aussi l'autorité de ce profond observateur sera-t-elle, de quelque poids pour ceux qui ne sachant point interroger les faits, pensent, parlent et croient sur la foi des illustrations médicales....?

Mais lorsque l'inflammation du poumon sera parvenue à un assez haut point de développement, que tous les symptômes caractéris-

tiques de cette maladie auront pris de l'intensité, il ne sera plus permis, sans compromettre les jours du malade, d'avoir recours au même moyen. Le médecin devra se servir de la lancette. Mais faudrat-t-il pousser les émissions sanguines aussi loin que Rasori en Italie, Bouillaud à Paris? Nous ne le pensons pas : nous avons fait voir par la manière dont vit le laboureur, et surtout par la manière dont il fonctionne, que chez lui les forces agissantes sont toutes en manifestation, tandis que les forces radicales sont peu intenses. Qu'arrivera-t-il si on le saigne copieusement; c'est que l'économie sera jetée dans le collapsus : elle ne pourra point réparer ses pertes au moyen de ses forces radicales; la maladie inflammatoire sera jugulée, (pour me servir de l'expression affectionnée de phisiologistes modernes), mais le malade sera jeté dans un tel état de débilité, que si la mort ne suit pas cette méthode thérapeutique, la convalescence sera interminable; qu'un noyau d'engorgement existe dans le poumon, la résolution ne pourra plus s'en opérer qu'avec lenteur. Car tous les praticiens savent que pour que l'engorgement disparaisse, il faut qu'il reste au malade une certaine somme de forces: il n'est pas rare, en effet, de voir des leucophlegmaties arriver après des émissions sanguines abondantes, et certes, ce n'est pas dans cet état que l'absorption s'opère avec activité.

Mais comme les faits parlent plus haut que les raisonnemens, voici une observation qui tend à appuyer notre manière de voir. Le nommé N. âgé d'une trentaine d'années, d'un tempérament sanguin, habitué aux rudes travaux champêtres et à l'ivrognerie, après un excès de vin plus fort qu'à l'ordinaire, se sent saisi d'un frisson assez fort, des douleurs vagues dans le dos, les articulations. Il se met au lit, mais le mal empirant, il fait appeler un médecin. Nous constatâmes avec lui l'état suivant. Face injectée, légérement bleuâtre sur les pommettes, yeux brillants, pouls plein et fréquent, peau chaude et sèche, muqueuse labiale injectée, langue lancéolée, rouge sur ses bords, blanchâtre dans son centre; respiration difficile, légère toux rare et suivie d'expectoration

d'un peu de mucosité filante, teinte de quelques stries de sang. Point de douleur, du moins bien perçue dans aucune partie de la poitrine. Seulement, le malade accuse dans cette cavité, un sentiment de chaleur. La percussion fait entendre un son assez clair dans toute l'étendue de la poitrine. Mais le sthétoscope appliqué sur cette région, permet de percevoir un râle crépitant dans presque tout le côté gauche. Le médecin appelé, diagnostique facilement une pneumonie. Ayant entendu parler des résultats obtenus par la méthode du Médecin de la Charité, il croit devoir la mettre en usage. En conséquence, il prescrit trois saignées en douze heures, de trois à quatre palettes chacune, avec une infusion de fleurs de guimauve. Le second jour du traitement, il n'est pas peu surpris de trouver son malade dans un état presque désespéré. Tous les symptômes de réaction ont disparu, mais au lieu d'avoir jugulé la maladie, il a, ou peu s'en faut, jugulé le malade; car le pouls est petit, dépressible, et encore fréquent, une légère sueur froide couvre le front du malade, il est couché sur le dos et se laisse aller au fond du lit, la toux est maintenant pénible, et sans expectoration, la respiration plus difficile, suspirieuse, le sthétoscope indique un râle crépitant dans une plus grande étendue, ou plutôt dans les deux poumons, sans qu'il y ait matité de son bien caractérisée. S'apercevant qu'il avait été trop loin dans les émissions sanguines, le médecin voit la nécessité de prendre une autre méthode thérapeutique. En conséquence, il ordonne une infusion d'ipécacuanha de 25 grains, donnée à petite dose, un vésicatoire sur le bras gauche, et deux ou trois cuillerées de bon vin. Le troisième jour du traitement, l'état du malade a empiré, aux symptômes précédens plus fortement exprimés, se joint un commencement d'ædématie. Malgré l'emploi des toniques et des diurétiques combinés, la maladie fait des progrès, et le malade succombe le septième jour de la maladie. Des faits de cette nature ne sont pas rares; car, pendant l'espace de trois mois, j'ai pu en observer trois ou quatre autres semblables. Cette ædématie n'a rien qui doive nous sur-

prendre ; car, tous les observateurs s'accordent à regarder tous les buveurs comme étant plus exposés que les autres hommes à être atteints de diverses hydropisies, à la suite de leurs maladies aiguës. Mais, ce qu'on ne peut attribuer qu'aux émissions sanguines trop abondantes, c'est la résolution subite des forces. Nous ne mettons nullement en doute, que, si on eût été plus avare de sang, la maladie n'aurait pas eu une issue au moins aussi rapidement funeste. Aussi, nous ne craignons nullement d'avancer, que, le praticien qui aura à faire à des malades qui auront été soumis à des influences de nature débilitante, et qui se présenteront avec les attributs d'un tempérament même sanguin, sera souvent exposé à commettre des erreurs, s'il n'envisage que les symptômes; car il rencontrera souvent ce que Franc appelle fausse pléthore.

Mais, si les saignées générales doivent être faites avec beaucoup de précaution, le médecin trouvera souvent l'occasion d'opérer localement. Chez les personnes avancées en âge, il rencontrera souvent des points douloureux dans la poitrine, avec une légère éxaltation du pouls, et au lieu d'avoir immédiatement recours à la lancette, il devra remonter aux circonstances qui ont précédé la maladie, calculer avec sagacité le rapport dans lequel se trouveront l'inflammation locale et les forces de l'économie, opérer un dégorgement local, employer des dérivatifs toniques sur le tube intestinal, et après avoir enlevé le point douloureux, avoir souvent recours au quinquina et aux écorces d'oranges, en se laissant toujours guider par l'état de forces de l'économie. C'est en faisant ainsi une médecine d'ensemble, et non une médecine de morcellement, que l'on aura quelques succès dans la pratique de notre art.

Néanmoins, qu'on n'interprète pas mal notre opinion, nous ne blâmons que l'excès dans les émissions sanguines. Les inflammations de poitrine se dessinent ordinairement pendant l'hiver et le printemps. Cette partie de l'année, comme nous l'avons dit, est moins énervante pour le laboureur que tout autre. Sa cons-

titution est plus énergique, ses forces mieux réparties ; aussi, les saignées pourront être portées plus loin que dans l'été ou l'automne.

Mais il n'en est pas de même des inflammations abdominales, celles-ci naissent généralement à une saison où toutes les forces sont diminuées par les travaux de tous les jours et les pertes continuelles ; c'est vers la fin de l'été qu'elles sévissent avec intensité : elles se montrent comme toutes les phlegmasies, avec un cortége de symptômes inflammatoires propres à mettre le praticien dans l'erreur. Il sera rare qu'il rencontre une véritable oppression des forces, car dans les maladies comme dans l'état de santé, les forces sont en manifestation : il observera ainsi plus souvent une exaltation de forces avec une faiblesse radicale ; au reste, pour reconnaître ces cas si difficiles, il devra remonter aux antécédents de la maladie, étudier le malade directement, interroger surtout l'état du cœur, comme le dit Laënnec, et l'état du système cutané, suivant le conseil de M. Lallemand. Ce sera en suivant cette marche que l'on pourra reconnaître si les forces radicales existent encore dans l'économie, ou si elles sont épuisées.

Comme le laboureur se nourrit de substances de difficile digestion et que pendant l'été les forces digestives ont peu d'intensité, les fièvres se présentent souvent avec un caractère gastrique ; aussi pour les enlever rapidement, il suffit d'employer un émétique précédé d'une petite saignée. En agissant ainsi, on favorise le vomissement, car souvent l'émission sanguine seule suffit pour déterminer des vomituritions.

A la difficulté de bien saisir les indications pour la saignée, se joindra celle de diriger le régime. Nous ne reviendrons pas sur la nécessité de ménager les émission sanguines dans ces maladies, car tout le monde est d'accord qu'il faut être plus avare de sang dans les inflammations abdominales que dans les pectorales : mais nous dirons encore quelques mots sur le régime. Le laboureur, pour subvenir aux pertes qui l'épuisent, prend l'habitude de manger souvent, il fait plutôt quatre repas que trois par jour ; aussi, dans

ses maladies éprouvera-t-il plus souvent que le citadin l'aiguillon de la faim; et cet état de souffrance arrêtera la nature dans les efforts qu'elle fait pour la solution de la maladie; aussi, Hyppocrate dans son aphorisme 17, sect. 1. dit *qu'il faut accorder quelque ch se à la coutume, à l'âge, à la saison et au pays, dans le régime propre aux maladies* D'un autre côté le malade se trouvant dans un état de débilitation, a besoin d'être soutenu légèrement surtout dans les maladies de long cours, et suivant le conseil du père de la médecine, il faudra seulement arrêter toute alimentation quelque jours avant et après que la crise devra se faire; car, alors il y aurait du danger à troubler la marche de la nature. Cette réflexion ne regarde que les cas où la maladie se jugera par un effort critique. Néanmoins le médecin devra plutôt veiller à ce que l'alimentation soit plutôt peu abondante que trop, car le paysan ne craint rien tant que la diète prolongée, et il trouve toujours le secret d'éluder les ordonnances du médecin. Si ces organes ne lui fournissent pas d'assez bonnes raisons pour se nourrir, ses voisines seront pour lui des autorités suffisantes.

Nous terminons ici ces quelques réflexions que nous n'avons pu poser que d'une manière générale : croire qu'il faille agir de la même manière dans les maladies de même nature, nous a toujours paru une erreur, car les indications doivent être modifiées, non seulement par la nature et le siége du mal, mais encore par l'âge, le sexe, le tempérament et les fonctions que les hommes remplissent dans l'état social; aussi, avons-nous taché de mettre à profit les réflexions profondes et eminemment médicale des deux professeurs de clinique de cette faculté, dont les succès auprès du lit des malades justifient l'excellence de leurs préceptes pratiques.

FIN.

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être-Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfans l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque.

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicamens, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchemens, Clinique interne et externe,* (Examen pratique)

6e Dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*

Faculté de Médecine de Montpellier.



Professeurs.

MESSIEURS :

DUBRUEIL, DOYEN, *examinateur.*
BROUSSONNET,
LORDAT.
DELILE.
LALLEMAND, *examinateur.*
CAIZERGUES,
DUPORTAL, *suppléant.*

MESSIEURS :

DUGÈS,
DELMAS, PRÉSIDENT.
GOLFIN,
RIBES.
RECH.
SERRE, *examinateur.*
J.-E. BERARD.
RÉNÉ,

Agrégés en Exercice.

MESSIEURS :

VIGUIER.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET fils, *suppléant.*
DUPAU.
TOUCHY.
DELMAS fils.
VAILHÉ.

MESSIEURS :

FUSTER.
BOURQUENOD, *examinateur.*
FAGES, *examinateur.*
BATIGNE.
POURCHÉ,
BERTRAND.
POUZIN,
SAISSET,
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.